

« Délivrez-moi de mon mal »

Tu as crié : « *Let Me Go* » d'Anne Claire Poirier

Gérard Grugeau

Number 87, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1997). Review of [« Délivrez-moi de mon mal » / *Tu as crié* : « *Let Me Go* » d'Anne Claire Poirier]. *24 images*, (87), 51–51.

«DÉLIVREZ-MOI DE MON MAL»

PAR GÉRARD GRUGEAU



L'amour fusionnel: le feu, la glace.

Pour Anne Claire Poirier, le cinéma est affaire de morale. On se souviendra à cet égard de la discussion sur la représentation du viol autour de la table de montage dans *Mourir à tue-tête*. Comment montrer l'immontable sans sombrer dans la complaisance ou le voyeurisme? Cette question éthique revêt aujourd'hui une importance toute particulière dans *Tu as crié: «Let me go»*. Sans doute parce que le cinéma doit ici avant tout rendre compte d'une tragédie personnelle: la disparition d'une fille toxicomane, retrouvée morte assassinée. *Tu as crié: «Let me go»* sera donc l'anti-*Christiane F.* et qui s'en plaindrait! Pour apprivoiser la perte de Yanne, «sa difficile», Anne Claire Poirier filme l'absence et le manque, en noir et blanc, la couleur de sa propre nuit intérieure. La caméra erre dans des couloirs vides, hante les lieux de l'obscurité (la ruelle du crime, la morgue, la salle du procès de l'assassin), glisse sur les murs craquelés d'un désarroi à vif qui voudrait bien «trouver un sens à ce qui n'en a pas, tenter de chasser le mal», même s'il s'agit là d'une entreprise quelque peu dérisoire dans sa lucidité même, la douleur ne s'effaçant jamais vraiment dans la réconciliation du deuil. Face à ce drame intime qui la mine, Anne Claire Poirier ne donne jamais à voir sa fille, ni son meurtrier, pas plus que le quotidien sordide de l'enfer de la drogue. Par choix. Au spectateur donc d'appréhender dans les jeunes toxicomanes que la cinéaste

croise (trois rencontres particulièrement émouvantes) et les divers témoignages qu'elle recueille (parents, amis, médecins, intervenants sociaux), le prolongement de Yanne «l'insoumise, la combattante», l'incarnation d'un hors champ dévasté. Car, en documentariste chevronnée qu'elle est, Anne Claire Poirier part d'un cas individuel pour peu à peu ouvrir le regard sur les enjeux collectifs d'une société aux prises avec la dure réalité de la drogue. Faute d'amour à donner, d'espace de désir à offrir, cette société «interdit le malheur» et se replie frileusement dans le confort rassurant de la tolérance zéro face à un fléau qui frappe indifféremment, toutes classes sociales confondues. Cette collectivité a aussi perdu tout sens du sacré (brillante analyse sur le tabou de la mort et la quête de nouveaux rites initiatiques) et a «aboli tout imaginaire» en sacrifiant ses valeurs sur l'autel du travail, de l'argent et de la performance. Évoquant les causes psychologiques, sociales et biologiques de ce fléau, la cinéaste décide donc de rompre le silence et d'en appeler à une décriminalisation de la drogue et à une responsabilisation collective. Dans ce refus de la marginalisation des toxicomanes, dans cette prise en compte d'une réalité complexe au prix de «l'inconfort du doute» réside la grande pertinence du film.

Cette «réhabilitation» salutaire du point de vue de l'artiste au sein de la *Cité* se veut bien sûr en adéquation avec une

recherche formelle qui repose ici essentiellement sur le parti pris d'un dépouillement pudique tirant vers l'abstraction. De cette esthétique puissante se dégage sans contester un sens, une morale et, pourtant, un malaise finit par s'installer comme si, dans sa distanciation cérébrale, le film refusait de s'attaquer véritablement à son ombre, son inconscient. Dans sa tentative de filmer au «je», mais «sans tout dire», pour se rapprocher de sa fille, «l'aimer entièrement», Anne Claire Poirier ne parvient pas à parcourir cette distance entre elle et elle-même pour atteindre sa propre vérité d'artiste, mais surtout de mère. Traversé de fulgurances, le commentaire en voix off (collaboration de Marie-Claire Blais), qui s'adresse directement à Yanne tout en dramatisant le récit, apparaît à la longue comme un lieu de repli se servant de l'âpreté lyrique de son style comme d'une armure. Dans son «chemin de croix», son immense besoin de déculpabilisation, la réalisatrice s'approprie curieusement les dernières paroles de sa fille adressées à l'assassin («Let me go») pour les reprendre à son compte dans la bouleversante séquence onirique des glaciers qui ouvre et ferme le récit. «Let me go, maman!», murmure Yanne. «Je ne te retiens plus, je te laisse aller», répond la mère, alors que le glacier se rompt et glisse à la dérive avant de s'abîmer dans la mer/mère. L'amour fusionnel dans tous ses déchirements — et ses débordements — apparaît alors comme le refoulé du film, le point aveugle auquel la cinéaste n'a pas voulu ou n'a pas pu se confronter pour des raisons qui lui appartiennent. Au-delà de l'éveil des consciences qu'il suscite, le sujet exigeait assurément plus d'impudeur. Contrairement à une Marie Cardinal qui, dans son livre *La clé sur la porte*, plongeait dans la chair à vif d'une relation mère-fille gangrenée par le poison de la drogue pour exorciser la douleur, Anne Claire Poirier semble s'être finalement laissé piéger dans la complexité absolue de ses propres contradictions. Ce faisant, elle est sans doute passée à côté d'un grand film. ■

TU AS CRIÉ: «LET ME GO»

Québec 1997. Ré.: Anne Claire Poirier. Recherche: Anne Claire Poirier et Daniel Pinard. Texte: Anne Claire Poirier, avec la collaboration de Marie-Claire Blais. Ph.: Jacques Leduc. Tournage des icebergs: Pierre Mignot. Son: Esther Auger. Mont.: Monique Fortier, Yves Dion. Mus.: Marie Bernard. 98 minutes. Noir et blanc. Dist.: ONF.